

qui en compte aujourd'hui de quatre à cinq cents, avec une population de 2,500 habitants.

La position de Galveston n'est pas sans inconvénients. L'île de San-Luis est très-peu élevée au-dessus du niveau de la mer, et se trouve exposée à des inondations. En 1837, par un coup de vent du nord très-violent, elle fut envahie par les eaux de la baie. D'ailleurs, il n'y a pas d'eau douce sur l'île, et il serait difficile d'en approvisionner une population considérable, que Galveston ne peut manquer d'avoir un jour. Le gouvernement a pensé à déplacer cette ville et à la transporter en terre ferme, de l'autre côté de l'entrée de la baie. On a déjà tracé le plan de la nouvelle *Bolivia*, et on recherche s'il n'existe pas de ce côté une passe sur la barre. Mais malgré tous les inconvénients de la position de Galveston, il peut arriver qu'on ne puisse la déplacer et qu'elle s'étende dans une position qui offre de grands avantages au commerce. La douane de Galveston est déjà celle qui produit le plus au trésor. Dans le premier trimestre de 1839, elle a reçu 53,000 dollars de droits. On estime qu'elle reçoit à elle seule autant que toutes les autres ensemble.

Les maisons de Galveston, comme toutes celles que l'on élève dans le pays plat, sont en bois; on les construit sur pilotis pour les préserver de l'humidité, des rats et des inondations. Les toits sont très-inclinés, à cause des grandes pluies d'hiver. Toutes sont propres, peintes avec soin et de diverses couleurs; leur aspect présente un coup d'œil original.

Galveston a des communications régulières et très-suivies avec la Nouvelle-Orléans, par des navires à vapeur. Ces fréquentes relations avec un grand centre d'activité, contribuent puissamment à son développement. La baie de Galveston, qui est très-grande, puisqu'elle a près de 30 lieues marines de tour, reçoit les rivières la *Trinité* et le *San-Jacinto*. Avant d'arriver à l'embouchure de ces rivières, on rencontre une nouvelle barre, nommée barre des Poissons rouges, qui divise la baie en deux et sur laquelle il n'y a pas plus de 3 pieds $\frac{1}{2}$ d'eau à basse mer¹. La profondeur moyenne de la baie, tant d'un côté

¹ En général, sur toute cette côte, la mer ne marque pas de marées au-delà de 18 pouces à 2 pieds. Ces marées sont d'ailleurs fort irrégulières.

que de l'autre de cette barre, est de 7 à 8 pieds. La barre des Poissons rouges est à 12 milles de Galveston.

La *Trinité*, qui se décharge dans la partie N. E. de la baie, est une des grandes rivières qui arrosent le Texas. Elle a 100 lieues marines de cours, dans la direction du N. N. O. au S. S. E. Elle est navigable pour des bateaux à vapeur pendant 140 milles. L'établissement de *Liberty* est le plus considérable qu'il y ait sur son cours. C'est près de l'embouchure de cette rivière qu'avaient été établis les exilés français qui défrichèrent le *Champ-d'Asile*.

Le *San-Jacinto* vient se jeter dans le N. O. de la baie. Cette rivière, dont le cours n'est pas considérable, reçoit les eaux du *Buffalo-Bayou*. Ce *Bayou* ou cours d'eau présente des traits remarquables. C'est une sorte de fossé ou de canal naturel, qui n'a pas moins de 30 milles de longueur, où l'on trouve partout 20 pieds d'eau ou davantage, et qui pourtant est fort étroit, puisqu'en certains endroits il n'a pas plus de 40 à 50 pieds de large. Les arbres des forêts qui le bordent laissent à peine, en s'inclinant les uns vers les autres, le passage libre pour les bateaux à vapeur qui font le service de Houston à Galveston. Les terres qui bordent ce *Bayou* sont retenues par les racines des arbres formant un clayonnage naturel, qui les empêche de s'ébouler. Bien que nourri par quelques ruisseaux, il n'a que fort peu de courant, et paraît même emprunter une partie de ses eaux au *San-Jacinto* dans lequel il se jette.

Ce cours d'eau, à l'extrémité duquel est placée la ville de Houston, capitale actuelle de la république et siège du gouvernement, est, par cela même, un des plus fréquentés du Texas; de nombreux défricheurs se sont établis sur ses bords. Cinq bateaux à vapeur établissent des relations régulières entre Houston et Galveston. Celui sur lequel nous fîmes le voyage, était de la force de 36 chevaux. Il avait 130 pieds (anglais) de longueur, 17 de largeur et 2 seulement de tirant d'eau. — Ces bateaux sont construits à deux étages; dans l'étage inférieur, c'est-à-dire sur le pont même du bateau, se trouve la machine,

¹ Le mot *Bayou* paraît être d'origine française. Il est employé à la *Louisiane* pour désigner les cours d'eau semblables à celui qui est décrit ici.

dont les pistons agissent horizontalement. C'est sur ce pont que se place le bois de chauffage et que se fait tout le service. Les fourneaux sont à l'avant, de manière que la nuit, l'éclat du feu sert de fanal en cas de rencontre; l'étage supérieur est pour les passagers. — Ces bateaux, ainsi disposés, présentent, avec le faible tirant d'eau de 2 pieds, une hauteur de 16 pieds au-dessus de l'eau. La roue du gouvernail est dans une cabane sur le toit de cette sorte de maison. — Tous les bateaux qui font le service des rivières, offrent généralement les mêmes dispositions.

La traversée de Galveston à Houston est généralement de 15 heures. On passe la barre des Poissons rouges à trois heures de Galveston, six heures après on entre dans le *Bayou*. — C'est à ce confluent et sur la rive droite que l'on voit le champ de bataille de San-Jacinto. Nous avons pu parcourir et visiter en détail ce théâtre de la gloire des Texiens, où l'on trouve encore, çà et là, les ossements de leurs ennemis.

A 14 milles de Houston, on passe devant l'établissement de Harrisburgh, où des scieries à vapeur sont déjà en mouvement. Cette industrie devait être une des premières à s'établir dans un pays où elle fournit, presque seule, les matériaux pour la construction des maisons, aussi compte-on déjà plusieurs établissements comme celui-ci sur différents points de la république.

La ville de Houston, capitale provisoire du Texas, est située, selon certains documents, par 29° 39' de latitude et 95° 27' de longitude occidentale de Paris, et d'après la carte du dépôt d'artillerie, par 29° 46' et 95° 39'. — Le premier établissement y eut lieu en 1836, deux ans après Houston comptait 500 maisons, et de 3 à 4,000 habitants. C'est ainsi que Houston a été improvisée avec une prodigieuse activité, au milieu des bois et sur les bords d'un *Bayou* jusqu'alors inexploré. Aujourd'hui cette petite capitale offre, en marchandises de toutes sortes, des ressources qu'on est étonné d'y rencontrer; on y publie trois journaux; il y a un théâtre, deux hôtels, des cafés; le gouvernement a son palais, le congrès et les secrétaireries d'état leurs hôtels. Il est vrai que ce ne sont que des baraques en planches, sciées d'hier et à peine séchées; théâtre, palais, hôtels publics, cafés, habitations particu-

lières, tout a été bâti en planches et sur pilotis. Mais enfin, tout cela existe; la machine a été organisée et marche, et il a fallu moins de deux ans à l'activité et à l'industrie des Texiens pour en arriver là.

Cette nouvelle capitale, à peine née d'hier, va être abandonnée par le gouvernement. A la fin de cette année-ci, le gouvernement doit aller s'établir plus haut sur le Colorado, dans la région du *Rolling*. Le nouveau siège des pouvoirs portera le nom vénéré d'*Austin*, le père de la colonisation texienne. Le but que se propose le gouvernement, en allant s'établir à Austin, est de prendre une position plus centrale, et d'emmener avec lui le défrichement vers le nord. Les conditions favorables au développement, tant agricole qu'industriel, ne manquent pas au pays plat.

Cet abandon n'arrêtera pas les progrès d'Houston, qui reste placé comme un intermédiaire entre les États-Unis et le Haut-Texas; aussi continue-t-on d'y construire des maisons, et, dans ce moment-ci, il y en a trente qui s'élèvent: déjà une compagnie s'organise pour joindre Houston à Austin par un chemin de fer.

Brazos. — A 30 milles de l'entrée de la baie de Galveston, est l'embouchure du *Brazos*, une des plus grandes rivières du Texas. Elle parcourt un pays riche et fertile, et il y a sur ses bords un grand nombre de défrichements. A l'entrée du *Brazos* se trouve une barre sur laquelle il n'y a que sept pieds d'eau. Il ne peut donc entrer dans la rivière que les caboteurs. En dedans de la barre, le fond est plus considérable; des navires d'un certain tonnage pourraient remonter jusqu'à Brazoria, situé à 35 milles, et des bateaux à vapeur jusqu'à Richmond, à 60 milles.

Sur la gauche de l'embouchure du *Brazos*, est le village de Velasco, où l'on ne compte encore que 50 à 60 maisons et 200 habitants. Un petit commerce de cabotage, des relations avec les États-Unis, l'écoulement des produits des bords du *Brazos*, contribueront au développement de cet établissement. — Il y a, entre Velasco et Houston, des communications régulières; la route a été aisément tracée sur ces terrains plats, où les forêts étaient le seul obstacle à vaincre. Elle est bonne pendant la saison sèche; mais pendant les pluies il ne doit pas être facile de se tirer de ces plaines où la terre devient une boue épaisse et profonde. On compte 60 milles de Velasco à Houston.

Les principaux établissements sur le Brazos sont, en remontant de Velasco vers le haut de la rivière : *Brazoria*, *Columbia*, *Bolivar*, *Richmond*, *San-Felipe de Austin*, *Washington*, *Nashville* et *Milam* qui est le dernier point colonisé sur le Brazos, à 180 milles de Velasco.

Brazoria a quelque importance, étant un des premiers établissements sur le Brazos, et servant de rendez-vous à la population flottante que les affaires appellent dans ces contrées. On n'y trouvait que 50 familles en 1831 : maintenant on y compte près de 3,000 âmes. On y publie deux journaux, et, par le moyen de bateaux à vapeur, des relations sont établies avec Velasco et les Etats-Unis.

San-Felipe de Austin est un des plus anciens établissements du Texas, ayant été fondé dès 1824, au centre de la première colonie amenée par le général Austin.

Colorado. — *Matagorda*. — A 70 milles dans l'O. S. O. de l'embouchure du Brazos, est l'entrée de la baie de Matagorda. Cette entrée porte le nom de passe *del Cavallo*; on n'y trouve que dix pieds d'eau sur la barre. La rivière nommée Rio-Colorado se jette dans cette baie, et à l'embouchure de cette rivière est l'établissement de Matagorda. Le Colorado coule presque au centre de la république; les bords en sont riches et fertiles, et l'on y rencontre déjà un grand nombre d'établissements; la nouvelle capitale, Austin, va être placée sur cette rivière. Ces diverses circonstances donnent à ce cours d'eau une grande importance, et devront concourir au développement de Matagorda. Malheureusement, la barre qui est à l'entrée de la baie paraît devenir chaque jour moins profonde; c'est au moins ce qui résulte jusqu'ici des reconnaissances que le gouvernement y a fait faire. Cette baie présente un autre inconvénient fort grave, c'est que le mouillage par 3 ou 4 brasses, qui se trouve en dedans de la barre, et qui convient seul aux caboteurs, est fort éloigné de l'embouchure du Colorado et de Matagorda où se feront les opérations commerciales; dans le reste de la baie, on ne trouve pas plus de six pieds d'eau : il sera donc nécessaire d'amener les marchandises jusqu'aux navires, par des bateaux qui auront à faire un trajet de 4 à 5 milles.

Autant qu'on peut le savoir par des reconnaissances encore fort incomplètes, le Colorado est navigable presque jusqu'à la région mon-

tagneuse; mais à dix milles de son embouchure, son cours est barré par une estacade de bois flottants. L'avenir prouvera si, comme on le prétend, il est possible de débarrasser la navigation du Colorado de cet obstacle, et de mettre la nouvelle capitale en communication avec la mer, au moyen de bateaux à vapeur. Déjà une compagnie s'est formée dans ce but et va commencer ses travaux.

Les établissements principaux sur le Colorado sont : *Matagorda*, *Lagrange*, *Bastrop* et bientôt la capitale *Austin*.

Matagorda est déjà un ancien établissement, on y compte environ 1,000 habitants. — *Lagrange* et *Bastrop* ne sont que des villages, centres de défrichements.

Austin, la nouvelle capitale, sera à 150 milles de l'embouchure du Colorado, aux pieds des collines, dans un pays boisé et fertile, dont le climat est doux et sain. Toutes les relations s'accordent à décrire sa position comme des plus avantageuses et des plus belles.

C'est au mois d'octobre que le gouvernement doit aller s'y établir; déjà l'on y construit; les lots de terrains se vendent et le commerce se prépare à transporter là les ressources qu'il avait amenées à Houston.

Spiritu Santo. — *Aransas*. — *Corpus Christi*. — Les golfes qui portent ces divers noms sont encore mal connus. Ils communiquent les uns avec les autres et avec la baie de Matagorda, par une suite de lagunes; et cette sorte de mer intérieure se termine enfin vers le sud par la longue lagune, nommée par les géographes *laguna madre*, et qui s'étend jusqu'à l'embouchure du Rio-Bravo.

Dans le golfe de *Spiritu Santo*, vient se jeter le *San-Antonio* qui lui-même reçoit le *Guadalupe*. Les bords du San-Antonio sont encore peu colonisés. Les contrées qu'il arrose sont les plus éloignées des Etats-Unis et ont d'ailleurs beaucoup souffert dans la guerre. Dans les dernières années, il y est venu cependant un assez grand nombre d'Irlandais, pour y faire des défrichements.

La ville de *Bexar*, qui se trouve à 120 milles environ de l'embouchure du San-Antonio, a été fondée, en 1718, par les Espagnols qui y amenèrent des habitants des îles Canaries. Bexar a été pendant longtemps un des établissements les plus reculés des Espagnols au Mexi-

que : placé sur la route du commerce entre les provinces occidentales des Etats-Unis et le haut Mexique, cet établissement avait pris quelque importance. Pendant la guerre de l'indépendance texienne, la ville a beaucoup souffert, ayant été plusieurs fois prise, reprise et pillée. Mais elle reprend déjà de l'activité, grâce au commerce de transit entre les Etats-Unis et le Mexique, commerce dont l'action est plus énergique que toutes les antipathies nationales, et que le gouvernement texien encourage d'ailleurs de tous ses efforts. Le 22 février dernier, une proclamation du président actuel, a eu pour but d'en faciliter les moyens.

Bexar est habitée par la race mexicaine : cette ville est construite à l'espagnole, avec des maisons en pierres, basses et à terrasses. Il y a des églises d'un style lourd et déplaisant, et des couvents. Parmi ces couvents est celui d'Alamo, placé de l'autre côté du fleuve, et autour duquel fut élevée une défense passagère, au début de la guerre. C'est là que se défendirent si courageusement les 156 Texiens commandés par le colonel Trevis, braves qui trouvèrent tous la mort dans cette héroïque défense, et dont les cinq derniers, après avoir survécu à la prise du fort, furent massacrés par ordre de Santa-Anna. Aussi l'armée texienne, quand elle attaqua ce même Santa-Anna, à San-Jacinto, eut-elle pour cri de guerre *remember Alamo!* (souvenons-nous d'Alamo!)

La ville de *Goliath*, construite à 30 milles seulement de l'embouchure du San-Antonio, se trouve dans les mêmes conditions que Bexar. C'est aussi une ville d'origine espagnole, et un des débouchés du commerce entre les Etats-Unis et le Texas d'un côté, et le Mexique de l'autre. *Goliath* portait autrefois le nom de *Bahia*. Sa population, ainsi que celle de Bexar, est en grande partie de race mexicaine.

Sur le *Guadalupe*, dont le cours est à l'est de celui du San-Antonio, sont les établissements de *Victoria* et de *Gonzales*. Ce dernier est sur la voie de communication qui va de Bexar à Houston, par San-Felipe de Austin.

Les baies d'*Aransas* et de *Corpus Christi* ne paraissent pas avoir été explorées avec soin. La dernière reçoit le *Nueces* qui, jusqu'ici, est la limite réelle du Texas vers le Mexique.

Pour compléter cet aperçu géographique, il reste à dire quelques mots sur le pays arrosé par la portion de la Rivière rouge qui sert de limite au Texas, vers les Etats-Unis. Sur les bords de cette rivière est établie une population déjà considérable et qui tend chaque jour à s'accroître. La Rivière rouge allant se jeter dans le Mississippi, cette population a des relations continuelles et faciles avec les Etats-Unis et en particulier avec la Nouvelle-Orléans. Elle trouve dans le fleuve un moyen de transport naturel pour ses produits, et cette position lui assure un grand développement. Elle se montre d'ailleurs très-labourieuse et défriche beaucoup de terres. Le gouvernement du Texas est trop éloigné, les communications sont encore trop difficiles, pour que cette population ne soit pas en quelque sorte indépendante.

Climat.

Dans le pays plat, le climat est fort chaud pendant l'été. Le thermomètre y marque alors communément 30° centigrades. Cette chaleur est tempérée par les brises de mer qui sont régulières et très-fraîches. Les pluies sont alors fort rares et le terrain se dessèche et se durcit.

En novembre, les vents du nord s'établissent. Ces vents qui désolent si souvent le golfe du Mexique pendant l'hiver, soufflent aussi au Texas avec beaucoup de force; mais leur action y est bienfaisante, en contribuant à tempérer l'humidité causée par les grandes pluies qui les accompagnent. Ces pluies détrempe profondément les terres du pays plat et y rendent les communications difficiles. Dans les villes, la boue devient souvent si profonde, qu'il n'est pas toujours facile de sortir de sa maison.

L'action combinée de cette humidité, dont la terre est encore imprégnée au printemps, et des chaleurs qui lui succèdent, rendent le pays plat malsain, surtout pour les nouveaux venus. Il y a alors des fièvres intermittentes. On ne peut douter que les maladies qui résultent de la constitution du pays ne prennent plus d'intensité à mesure que la population augmentera.

Le climat du pays plat ressemble beaucoup à celui de la Louisiane : il offre pourtant quelques avantages sur ce dernier, d'abord à cause

de la légère inclinaison du sol vers la mer, inclinaison qui ne permet pas aux pluies de séjourner trop longtemps; et ensuite, parce que le pays montagneux est plus voisin et les vents salutaires des montagnes plus fréquents.

Le *Rolling* a un immense avantage sur le pays plat, quant au climat. La chaleur y est plus tempérée, les eaux séjournent moins, et celle des rivières et des sources est plus pure. Cette région serait donc préférable pour la colonisation, si le pays plat n'avait pour lui un sol d'une grande fertilité, éminemment propre à la culture du coton, du sucre, du tabac, produits dont l'écoulement est facilité par une plus grande proximité de la mer.

Culture et défrichements.

Tout le terrain dans le pays plat est un terrain d'alluvion, qui semble avoir été déposé par les eaux d'un grand fleuve. Il est par là même très-fertile. Les colons ne s'établissent jamais dans les prairies. Ils défrichent les lisières des bois où la fertilité du sol est encore augmentée par le détrit des arbres et où ils trouvent du bois pour leurs maisons, de la fraîcheur et quelque ombrage. C'est ainsi que sont placées toutes les habitations que l'on rencontre çà et là, quelques-unes entièrement isolées; là, vivent éloignées de toutes relations, et se fiant à leur seule industrie, des familles de cultivateurs, fuyant la misère de leur première patrie, et venues dans ces solitudes pour demander à la terre le nécessaire, au prix de leur travail.

Quelques acres¹ de terre, plantés en maïs et en pommes de terre, quelques bestiaux paissant en liberté dans les hautes herbes, des volailles, voilà les ressources pour les premiers besoins de la vie. Avec quelques haches et des outils grossiers, les colons ont pris dans la forêt ce qui est nécessaire à la construction de la hutte. (*Log-hut* comme on la nomme dans le pays); ce sont des troncs d'arbres superposés et

¹ 100 acres anglais font 118 arpents de Paris: or on sait que l'arpent de Paris est de 100 perches et que la perche est un carré de 18 pieds de côté. — L'acre est encore égal à hectare 0,4047.

encastés les uns dans les autres par des entailles aux extrémités. Les interstices sont bouchés avec de la terre. Quand ces familles peuvent arriver à cultiver au-delà de ce qui leur est nécessaire, alors elles défrichent quelques acres de terre pour la culture du coton et font les premiers pas vers l'aisance.

Le coton est aujourd'hui le principal et le seul riche produit du pays plat; le seul aussi qui fournisse à l'exportation. Les défrichements où il se cultive en grand sortent de la classe de ceux qui viennent d'être décrits plus haut. Ce sont d'ordinaire des exploitations considérables qui se font au moyen d'esclaves, par de riches concessionnaires. Ces habitations, qui ont souvent plusieurs milles carrés d'étendue, rappellent les habitations des colons de nos Antilles.

C'est ici le lieu de dire quelque chose des esclaves qui sont employés à l'exploitation de ces grandes propriétés.

L'esclavage a été maintenu par la constitution du Texas qui s'exprime ainsi à cet égard: « Toute personne de couleur qui était esclave pour la vie, avant d'émigrer au Texas, restera dans ce même état de servitude, pourvu que le propriétaire ait affirmé *bonâ fide* que cet esclave est sa propriété. Le congrès ne pourra faire de lois pour empêcher les émigrants des Etats-Unis d'amener leurs esclaves avec eux, et de les tenir dans les mêmes conditions d'esclavage qu'auparavant; le congrès ne pourra non plus émanciper les esclaves; aucun propriétaire ne pourra rendre la liberté à un esclave sans l'autorisation du congrès, à moins qu'il ne le fasse sortir des limites de la république. Aucun individu libre, de race africaine, même de sang mêlé, n'aura l'autorisation de résider, d'une manière permanente, dans l'intérieur de la république, s'il n'en a obtenu l'autorisation du congrès; enfin l'importation et l'admission des esclaves dans la république, excepté ceux provenant des Etats-Unis, sont défendues, pour toujours, et déclarées actes de piraterie. »

On voit assez, par la teneur même de cet article de la constitution, que le but de l'assemblée qui l'a décrété a été de faciliter aux habitants des provinces méridionales des Etats-Unis les moyens de venir coloniser le Texas. Détruire l'esclavage était impossible, car dès le début il y avait là un fait établi et généralement adopté; c'eût été d'ailleurs fer-

mer la porte du Texas à ceux qui sont le plus spécialement appelés à le peupler.

On sait que la question de l'esclavage est la plus sérieuse qui se débattre aujourd'hui aux Etats-Unis. Les Etats du sud, qui ne peuvent se passer d'esclaves, à cause de la nature de la culture et du climat, et dont ces esclaves forment toute la richesse, repoussent de toutes leurs forces l'émancipation. — De leur côté, les Etats du nord et de l'ouest où il n'y a pas d'esclaves, et qui n'en ont pas besoin, poursuivent l'œuvre de cette émancipation avec un inconcevable acharnement. Les conflits que cette question a déjà amenés sont d'une nature si grave que plusieurs esprits éclairés croient y voir une cause de la dissolution à venir de la confédération des Etats-Unis et de leur partage en Etats à esclaves et Etats où l'esclavage sera proscrit.

Le Texas demanda, en août 1837, à entrer dans l'union américaine. Il craignait encore le Mexique et voyait là son salut. Le congrès des Etats-Unis refusa; non pas tant parce qu'il pensait que cette réunion pouvait être une cause de guerre avec le Mexique et un embarras, que pour ne pas adjoindre à l'Union un nouvel Etat à esclaves qui donnerait aux Etats du sud une chance de plus d'arriver dans le congrès à une majorité qu'ils n'ont pas aujourd'hui.

Les principes de l'esclavage et ceux qui font la base d'une république aussi libre que celle du Texas, sont si opposés qu'on ne peut s'habituer à les trouver réunis dans une même constitution. Pour justifier les Texiens, on peut dire qu'ils ne pouvaient faire autrement que de maintenir l'esclavage: que c'est par là seulement que le pays peut se développer et se coloniser: et l'on peut ajouter que les reproches des Américains des Etats du nord et des Mexicains sont trop intéressés et trop égoïstes pour être écoutés sans défiance. Les Américains des Etats du nord vivent sous un climat où les esclaves, loin d'être indispensables, seraient un embarras. Les Mexicains sont établis sur un plateau où la température est généralement modérée; ils ont d'ailleurs asservi un peuple d'Indiens qui cultive la terre pour eux, dans les endroits qu'eux-mêmes n'oseraient cultiver.

Voici quelques détails sur l'exploitation par les esclaves, détails spéciaux pour le Texas. — Dans les cultures à coton, il faut 25 nègres

ou négresses pour travailler 300 acres de terrain. Ces 300 acres peuvent produire, dans les bons endroits, jusqu'à cent balles de 500 livres. — Un esclave valide d'un âge moyen, vaut 1,000 dollars. Ceux qui sont destinés au service personnel et qui ont des talents, sont payés à plus haut prix.

Pour avoir 25 nègres à la culture, il faut que l'exploitation en possède au moins le double, à cause des non-valeurs, femmes enceintes, vieillards, enfants, malades, etc. L'expérience a fait connaître que, dans une habitation bien réglée, et dont le régime est sage et paternel, la population noire s'accroît. C'est donc un capital qui va s'augmentant. — Quant à l'intérêt qu'il porte, voici le calcul qui m'a été donné — Une population de 50 noirs est du prix moyen de 40,000 dollars. — Ces 50 noirs donnent 25 individus à la culture; ces 25 travailleurs peuvent exploiter 300 acres de terrain et produire cent balles de coton de 500 livres. — A douze centièmes de dollar la livre de coton (ce qui est le plus bas prix des cotons du Texas qui se vendent 0,15 et même 0,20 dollar) le produit est 6,000 dollars. Mais il faut ajouter au prix d'achat des esclaves, la valeur de la plantation qui renferme les 300 acres cultivés. Cette valeur, estimée à 10,000 dollars, jointe aux 40,000 dollars d'achat d'esclaves et à 5,000 de frais d'établissement, font le capital de 55,000 dollars qui, au revenu de 6,000 dollars, produirait 15 pour cent. L'habitation fournit en outre les premières nécessités de la vie et par conséquent le capital doit s'accroître assez rapidement.

On aura remarqué que la valeur d'une exploitation où il y aurait 300 acres de terre, cultivés en coton, a été estimée 10,000 dollars; ce sont là des estimations fort arbitraires. Voici les renseignements que j'ai recueillis à l'égard du prix des terres.

Dès le début de la colonisation, les concessions de terrain ont eu lieu à forfait, par grandes portions et pour des sommes modiques. Quand les terres ont commencé à être vendues au détail, on les a données pour 12 ou 15 cents¹ l'acre. J'ai cité, dans le sommaire du voyage, l'habita-

¹ Le cent est la centième partie du dollar. La valeur du dollar métallique des Etats-Unis est de 5 francs 42 c.; mais le Texas n'a qu'une monnaie de papier dont le cours est actuellement de 50 o/o au-dessous de celui du numéraire.